

Pour **Katia Haddad**, afin de réaliser une estimation fiable du nombre de francophones, il faut impérativement introduire des mesures de compétence, (ce que le locuteur sait) et de performance (ce que le locuteur en fait, y compris sur la durée, en l'actualisant) au sens de Noam Chomsky. Elle insiste sur la nécessité de constater un certain équilibre entre ces deux mesures pour pouvoir désigner tel ou tel niveau de francophonie. **Didier de Robillard** semble approuver cette approche qualitative qui « libère » l'enquêteur et l'enquêté et évite le « contrôle symbolique » qu'impose, selon lui, inévitablement, la création de catégories dénombrables rendue nécessaire par l'approche quantitative. Il ajoute qu'on a observé que, quand on avait affaire à un pouvoir faible, on faisait du qualitatif alors que quand on avait affaire à un pouvoir fort, on faisait du quantitatif. **Rodrigue Landry** répond que le modèle qu'il propose réconcilie les deux approches car il vise à étudier de façon quantitative (par des questionnaires administrés en nombre) des aspects qualitatifs en identifiant différents types de « vécus ». En interrogeant les gens avant d'établir les grilles, on peut utiliser leurs propres critères sans qu'il y ait « contrôle », mais en sachant, comme le dit **Fabienne Leconte**, que les enquêteurs ne recueillent pas ce que les gens font mais ce qu'ils disent qu'ils font.

Connaitre l'image d'une langue pour l'observer

Selon les contextes, **Katia Haddad** plaide pour que des variables ayant des incidences sur la pratique linguistique et/ou sa reconnaissance (image de la langue) soient introduites, comme la confession religieuse par exemple (cas du Liban) ou l'ethnie de référence (cas de plusieurs pays d'Afrique subsaharienne). **Pierre Martinez** appuie cette proposition qu'il a lui-même exploitée dans sa contribution en montrant l'importance de « l'ethnicité » dans le rapport aux langues et au français en particulier, et place les principes de contextualisation et de pluridisciplinarité des observations au cœur du processus. **Fabienne Leconte** confirme et souligne les influences que peuvent exercer les enquêteurs, même à leur insu, du fait de leur nationalité, de la langue qu'ils parlent, etc. **Jean-Marie Klinkenberg** demande que l'on aille beaucoup plus loin dans cette voie en faisant intervenir toutes les variables des représentations d'une langue comme sa désirabilité, sa difficulté supposée, etc. Ces dimensions étant presque toujours absentes des enquêtes, l'AUF devrait s'employer à « cadastrer » les manques en la matière pour pouvoir les combler par de nouvelles enquêtes. A son avis, c'est sur cette base que l'OIF pourra utiliser ces données pour adapter sa communication en faveur de la promotion du français aux attentes du public, comme le font les industriels dans le domaine des produits de consommation. **Rodrigue Landry** répond que ces variables sont déjà prises